

# De l'huile de coude et un poisson

La ruelle verte, l'Échappée belle

Par Mauricio Segura

Ce sont des temps reculés qu'on ne peut évoquer aujourd'hui qu'en se pinçant le nez. La ruelle de l'arrondissement de Sainte-Marie ne s'appelait pas encore l'Échappée belle ; c'était un lieu sans vocation et inimaginable pour ceux qui le connaissent aujourd'hui. C'était un endroit où avait élu domicile la mauvaise herbe, un endroit pour y déposer ses ordures et y réparer son auto ; un dépotoir pour se débarrasser d'un vieux matelas défoncé, d'un divan sans ressort ou d'un frigo qui avait rendu l'âme. C'était aussi un lieu de rencontre pour des caïds qui ne vivaient même pas dans le quartier : ils réglait de sinistres différends par des rixes que les citoyens riverains suivaient, effarouchés, derrière le rideau de la fenêtre de leur cuisine. Pourquoi diable aurait-on voulu s'aventurer là par un bel après-midi ?

Un matin, on vit que la cour arrière d'un couple – qu'on avait déjà vu, mais qu'on ne connaissait guère, puisqu'alors qui se connaissait vraiment ? – avait troqué leur clôture en aluminium pour une belle palissade en bois. On s'aperçut qu'ils avaient décoré leur cour de plantes et de fleurs et aménagé un petit potager. Certains voisins s'étaient permis des sarcasmes : mais où se croyaient-ils ? À la campagne ? D'autres citoyens s'étaient longuement arrêtés devant leur cour, d'un air pensif. Les mois qui suivirent, on vit apparaître deux, voire trois cours arrière qui faisaient la part belle aux fougères, aux rhododendrons et aux bégonias.

Quelques mois plus tard, on vit le couple frapper à la porte de chaque voisin. Que voulaient-ils ? Apparemment, ils s'étaient mis en tête de transformer la ruelle en une authentique *ruelle verte* : ils rêvaient, disaient-ils, d'un endroit qui serait beau et agréable et qui s'attaquerait au problème des îlots de chaleur. On les écouta, on s'informa, ils avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient. On signa leur pétition ; de plus en plus, on faisait confiance à ce couple et aux citoyens

qui les épaulaient, bien qu'une minorité restât sceptique : à quoi servaient toutes ces démarches ? C'était peine perdue, cette ruelle, non ?

Avec l'aide d'une chargée de projet et de cols bleus de la ville, les travaux commencèrent. On s'étonna du nombre de citoyens qui souhaitaient mettre la main à la pâte. « Il y a de l'huile de coude à revendre ici ! », s'exclama une mère de famille, en s'épongeant le front. On procéda, de chaque côté de la ruelle, à l'excavation de deux pieds d'asphalte pour y planter des arbustes ou des plantes. La ruelle était si longue qu'il fallut procéder en deux phases, c'est-à-dire attendre une autre année pour compléter les travaux. Au total, on planta 57 arbres indigènes, 163 arbustes et plus de 159 plantes, vivaces et graminées.

Le plaisir de mener à terme ce projet fut si grand qu'une petite fête fut spontanément organisée. D'autant plus qu'il y avait une autre raison de se réjouir : on venait de terminer la plus longue ruelle verte de Montréal, avec ses 363 mètres de long !

Les premiers jours, comme on était si peu habitué à fouler cette rue arrière, personne n'osa mettre les pieds dehors, de peur de commettre un impair. Un monsieur à la retraite, devenu veuf récemment, brisa la glace en installant une chaise patio à l'ombre d'un arbre, car, disait-il, il souhaitait que la compagnie de cette « belle nature » lui remonte le moral. Bientôt, des enfants organisèrent une partie de hockey avec une balle de tennis. On s'étonna de vivre si proche, d'avoir tant de choses en commun et de ne s'être jamais croisé. Des familles entières se trouvèrent entre elles des affinités, de nouvelles amitiés naquirent.

Il se produisit alors quelque chose d'unique : c'est comme si le vent avait ensorcelé les riverains de sa fraîcheur estivale. Des femmes et des hommes, agiles de leurs mains, se mirent à confectionner des nichoirs, d'autres des jardinières, d'autres encore, au talent artistique, des dessins célébrant la nature, le quartier et la ruelle verte. On vit même des récalcitrants se rallier à la majorité : eux aussi se familiarisèrent avec les plantes affectionnant le soleil ou l'ombre, selon le côté de la ruelle où ils demeuraient.

Un matin, on entendit des enfants crier. Plusieurs parents se précipitèrent dans la ruelle, croyant qu'un accident s'était produit. C'était plutôt des cris de joie. Il se trouve qu'un immense poisson avait été dessiné à même l'asphalte : un crapet-soleil souriant et portant sur le dos, comme il se doit, les couleurs de l'arc-en-ciel. Une fillette s'écria : « C'est le plus beau poisson que j'ai jamais vu ! » Le poisson, dessiné par une dame et sa famille, devint l'emblème de l'Échappée belle.

Chaque fête d'Halloween se transforma en un événement à ne pas manquer, attirant même des curieux des quartiers voisins. Des fantômes et des squelettes apparaissaient sur les murs des immeubles, des toiles d'araignée rampaient au-dessus des clôtures, des chapiteaux illuminés étaient installés pour y servir une soupe à la citrouille, des *hots dogs* et des salades de toutes sortes. Et les enfants y accouraient, nombreux, parce qu'ils savaient qu'ils recevraient un sac à surprises.

Mais la vie, comme on le sait, place parfois sur notre chemin des épreuves inattendues. Un incendie se produisit dans un immeuble donnant sur la ruelle, ce qui obligea des dizaines de locataires à fuir, ne serait-ce que momentanément. Toutefois, comme le fit remarquer une dame, l'esprit d'équipe était si bien implanté dans le voisinage que cet événement ne réussit à décourager que les rats-laveurs qui se firent moins envahissants. On se retroussa les manches, on procéda à un nettoyage, on désherba, on tailla les arbustes, on remplaça les plantes et vivaces dévorées par le feu et on posa une couche de paillis. Et puis, l'immeuble fut reconstruit.

Si bien que, de l'avis de tous, même des moins participatifs, l'année suivante donna lieu aux fêtes les plus réussies, à l'air le plus pur et à une douceur de vivre que personne n'avait connue jusque-là.